ÉRASME

LES

HOTELLERIES

Traduction nouvelle

PAR

VICTOR DEVELAY

De la Bibliothèque Sainte-Geneviève



PARIS

Librairie des Bibliophiles

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXIV

LES

HOTELLERIES

TIRAGE :

10 exemplaires sur papier de Chine

500 — sur papier vergé.

---

510 exemplaires.

ÉRASME

LES
HOTELLERIES

Traduction nouvelle

PAR

VICTOR DEVELAY

De la Bibliothèque Sainte-Geneviève



PARIS

Librairie des Bibliophiles

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXIV



LES

HOTELLERIES

BERTULPHE, GUILLAUME.

BERTULPHE. Pourquoi a-t-on pris cette habitude de rester deux ou trois jours à Lyon? Quant à moi, une fois que j'ai entrepris un voyage, je ne m'arrête pas avant d'être arrivé à ma destination.

Guillaume. Pour moi, au contraire, je m'étonne qu'on puisse s'arracher d'ici.

Bertulphe. Pourquoi cela?

Guillaume. Parce qu'il y a là un endroit d'où les compagnons d'Ulysse n'auraient pu s'arracher : il s'y trouve des sirènes. On n'est pas mieux traité chez soi qu'on ne l'est ici dans une hôtellerie.

Bertulphe. Comment cela?

Guillaume. A table, il y avait toujours une femme qui égayait les convives par sa grâce et son enjouement. D'ailleurs, le sexe y est extrêmement beau. La mère de famille arrivait d'abord pour nous saluer, nous priant d'être de bonne humeur et d'a-

gréer ce qu'on nous servirait. Venait ensuite sa fille, une femme charmante, d'un caractère et d'une conversation si gais qu'elle aurait réjoui Caton lui-même. On ne conversait pas comme avec des hôtes inconnus, mais comme avec de vieilles connaissances et des amis.

Bertulphe. Je reconnais l'urbanité de la nation française.

Guillaume. Comme elles ne pouvaient pas toujours être là, attendu qu'il leur fallait vaquer aux soins domestiques et saluer les autres convives, une petite fille, façonnée à la plaisanterie, se tenait constamment près de nous; elle recevait à elle seule tous les traits et soutenait la

conversation jusqu'à ce que la fille revînt, car la mère était d'un âge avancé.

Bertulphe. Mais enfin, quelle était la table ? car causer ne remplit pas le ventre.

Guillaume. En vérité, somptueuse. Je m'étonne qu'ils puissent traiter leurs hôtes à si bas prix. Puis, le repas fini, ils vous entretiennent de propos agréables pour éviter l'ennui. Je me croyais chez moi et non en voyage.

Bertulphe. Et dans les chambres à coucher ?

Guillaume. On n'y voyait que des filles riant, folâtrant, jouant ; elles venaient nous demander si nous avions du linge sale : elles

le lavaient et nous le rendaient blanc. Bref, on ne voyait partout que des filles et des femmes, excepté dans l'écurie, et encore les filles y pénétraient-elles souvent. Lorsque les voyageurs s'en vont, elles les embrassent et les quittent avec autant de tendresse que si c'étaient des frères et de proches parents.

Bertulphe. Ces usages conviennent peut-être aux Français ; pour moi, j'aime mieux ceux de l'Allemagne, qui sont plus mâles.

Guillaume. Il ne m'est jamais arrivé de visiter l'Allemagne ; je vous prie donc de vouloir bien me dire comment on y reçoit les étrangers.

Bertulphe. Je ne sais pas si on les traite partout de la mêm manière; je raconterai ce qu j'ai vu. Personne ne vous salue en arrivant, de peur de paraître circonvenir un hôte : ce qui est considéré comme vil, méprisable et indigne de la pruderie allemande. Quand vous avez longtemps crié, quelqu'un avance la tête à travers la fenêtre du chauffoir (car ils vivent là dedans jusqu'au solstice d'été), comme une tortue qui regarde hors de sa carapace. Il faut lui demander si on peut loger ici. S'il ne fait pas un signe négatif, vous comprenez qu'il vous accorde une place. Vous lui demandez où est l'écurie : il vous

la montre du geste. Libre à vous de soigner votre cheval comme vous l'entendez : pas un valet n'y met la main. Si l'hôtellerie est un peu fréquentée, un valet vous indique l'écurie et en même temps la place la moins commode pour votre cheval. Les meilleures places sont réservées pour ceux qui viendront, et surtout pour les nobles. Si vous vous plaignez, on vous répond aussitôt : *Si cela ne vous plaît pas, cherchez une autre hôtellerie.* Dans les villes, on livre le foin avec une grande parcimonie, et on le vend presque aussi cher que l'avoine. Quand vous avez pris soin de votre cheval, vous passez au

chauffoir avec vos bottes, vos bagages et votre boue. C'est la salle commune.

Guillaume. En France, on désigne des chambres pour se déshabiller, se nettoyer, se chauffer et même se reposer, si l'on veut.

Bertulphe. Ici, rien de semblable. Dans le chauffoir, vous ôtez vos bottes, vous mettez vos souliers, vous changez de chemise, si vous voulez; vous suspendez près du poêle vos vêtements mouillés de pluie, et vous vous en approchez pour vous sécher. Vous avez de l'eau toute prête pour vous laver les mains, mais elle est ordinairement si propre qu'il faut en-

suite chercher une autre eau pour laver cette ablution.

Guillaume. Je loue ces gens de n'être point énervés par le luxe.

Bertulphe. Seriez-vous arrivé à quatre heures de l'après-midi, vous ne dînerez pas avant neuf ou dix heures.

Guillaume. Pourquoi ?

Bertulphe. Ils n'apprêtent rien qu'ils n'aient vu tous leurs convives, afin de les servir tous à la fois.

Guillaume. Ils visent à l'économie.

Bertulphe. Précisément. Aussi voit-on souvent réunis dans le même chauffoir quatre-vingts ou quatre-vingt-dix individus,

fantassins, cavaliers, marchands, matelots, charretiers, cultivateurs, enfants, femmes, sains, malades

Guillaume. C'est un vrai couvent.

Bertulphe. L'un se peigne la tête, l'autre essuie sa sueur; celui-ci nettoie ses guêtres ou ses bottes, celui-là rote l'ail. En un mot, la confusion des langues et des personnes n'y est pas moindre qu'autrefois dans la tour de Babel. S'ils aperçoivent un étranger dont les dehors annoncent une position élevée, ils ont tous les yeux fixés sur lui et ils le contemplent comme un animal extraordinaire qu'on amènerait d'Afrique; et, même

après s'être mis à table, ils tournent la tête en arrière pour le regarder constamment et ne le quittent pas des yeux, oubliant de manger.

Guillaume. A Rome, à Paris et à Venise, on ne s'étonne de rien.

Bertulphe. Pendant ce temps-là il vous est défendu de demander quelque chose. Quand la soirée est avancée et que l'on n'attend plus personne, vous voyez paraître un vieux valet à barbe blanche, la tête rasée, l'air farouche, les vêtements crasseux.

Guillaume. Il faudrait de pareils échansons aux cardinaux romains.

Bertulphe. Celui-ci, promenant ses regards de tous côtés, compte tout bas le nombre des gens qui sont dans le chauffoir, et plus il en voit, plus il chauffe le poêle, lors même que le soleil serait étouffant. Ils croient avoir traité parfaitement leurs hôtes quand ils ruissellent tous de sueur. Si quelqu'un non habitué à cette vapeur ouvre un peu la fenêtre pour ne pas suffoquer, on lui crie aussitôt : « Fermez ! » Si vous répondez : « Je ne puis pas y tenir », on vous réplique : « Cherchez donc une autre hôtellerie. »

Guillaume. Cependant, je ne connais rien de plus dangereux que ces nombreuses réunions

où l'on respire la même vapeur, surtout quand le corps est en transpiration; où l'on mange et où l'on reste plusieurs heures. Sans parler des rots d'ail, des vents et des mauvaises haleines, il y a beaucoup de gens qui sont atteints de maladies secrètes, et toute maladie est contagieuse. La plupart ont sans doute le mal espagnol, que quelques-uns nomment le mal français, quoiqu'il soit commun à toutes les nations. Selon moi, ils ne sont pas moins à craindre que des lépreux. Jugez combien l'on risque d'attraper la peste.

Bertulphe. Ce sont des braves; ils se moquent de cela et n'y font pas attention.

Guillaume. Mais, en attendant, leur bravoure coûte la vie à bien des gens.

Bertulphe. Qu'y faire? Ils y sont habitués, et l'homme de cœur ne rompt point avec sa manière de vivre.

Guillaume. Pourtant, il y a vingt-cinq ans, rien n'était plus en vogue dans le Brabant que les bains publics; aujourd'hui on n'y va plus: la nouvelle peste nous a appris à nous en passer.

Bertulphe. Écoutez le reste. Ce Ganymède barbu revient ensuite et étend des nappes sur autant de tables qu'il le juge nécessaire. Mais, grand Dieu! quelles nappes! On dirait de la toile détachée des vergues. Il

assigne à chaque table huit convives pour le moins. Ceux qui sont au courant des usages du pays s'asseoient où bon leur semble. On ne fait pas de différence entre le pauvre et le riche, entre le maître et le valet.

Guillaume. C'est cette antique égalité que le despotisme a aujourd'hui bannie de la terre. C'est ainsi, selon moi, que le Christ a vécu avec ses disciples.

Bertulphe. Quand tout le monde s'est mis à table, ce farouche Ganymède paraît de nouveau et compte encore sa compagnie. Il revient bientôt, apportant à chacun une assiette de bois, une cuiller de même argenterie et un verre; quelque

temps après. il apporte du pain; chacun le nettoie tranquillement pendant que la soupe cuit. On reste quelquefois près d'une heure dans cette situation.

Guillaume. Pendant ce temps, personne ne demande à manger?

Bertulphe. Non, pour peu que l'on connaisse l'usage du pays. Enfin on apporte du vin. Bon Dieu! quel vin peu capiteux! Les sophistes ne devaient pas en boire d'autre, tant il est aigre et subtil. Si un hôte, même en offrant de payer à part, demande qu'on lui serve une autre sorte de vin, on feint d'abord de ne pas comprendre, et on le regarde comme si on voulait le tuer; s'il insiste, on lui répond:

« J'ai logé ici tant de comtes et de marquis, et pas un ne s'est plaint de mon vin; s'il ne vous plaît pas, cherchez une autre hôtellerie. » Ils n'estiment comme hommes que les nobles de leur pays, et ils étalent partout leurs armoiries. Enfin, la soupe est prête ; on la sert aux estomacs qui aboient, puis on apporte les plats en grande pompe. Le premier service se compose de morceaux de pain trempés dans du jus de viande, ou, si c'est un jour maigre, dans du jus de légumes. Ensuite un autre ragoût, puis de la viande recuite ou de la salaison réchauffée. Après cela de la bouillie avec un autre mets plus solide ; et, quand l'estomac

est plein, on sert de la viande rôtie ou du poisson cuit dans l'eau, lequel n'est pas trop à dédaigner; mais on en sert fort peu et on l'enlève aussitôt. Ils règlent de la sorte tout le repas, et, de même que ceux qui font jouer des pièces mêlent les chœurs et les acteurs, ils mêlent alternativement les purées et les ragoûts, en ayant soin toutefois que le dernier acte soit le plus beau.

Guillaume. En effet, c'est le devoir d'un bon poëte.

Bertulphe. Ce serait un crime de dire pendant le repas : « Otez ce plat, personne n'en mange. » Il faut rester à table tout le temps prescrit, et je crois qu'ils

le mesurent d'après l'horloge. Enfin paraît ce barbu ou l'hôtelier lui-même, dont le costume diffère peu de celui de ses valets : il nous demande ce que nous voulons. On apporte alors un vin un peu généreux. Ils aiment les grands buveurs, quoique celui qui absorbe beaucoup de vin ne paye pas plus que celui qui n'en boit pas.

Guillaume. Cette nation a un goût bizarre.

Bertulphe. Il y en a même quelquefois qui consomment en vin le double de ce qu'ils dépensent pour leur repas. Mais, avant de terminer la description de ce festin, on ne saurait dire le bruit et le vacarme qui y règnent

quand tout le monde est échauffé par la boisson. En un mot, c'est assourdissant. Il s'y mêle souvent des fous factices. Vous ne sauriez croire combien cette espèce d'hommes, qui est la plus détestable de toutes, plaît aux Allemands. Leurs chants, leur babil, leurs cris, leurs danses, leur agitation, font que le chauffoir semble s'écrouler et qu'on ne s'entend pas parler. Néanmoins, les spectateurs s'estiment fort heureux, et il faut demeurer là bon gré mal gré jusqu'au milieu de la nuit.

Guillaume. Achevez donc enfin la description du repas; sa longueur commence aussi à m'ennuyer.

Bertulphe. Volontiers. Lorsqu'on a enlevé le fromage, qui ne leur plaît qu'à la condition d'être gâté et plein de vers, paraît ce barbu, apportant une assiette de bois sur laquelle il a dessiné à la craie des cercles et des demi-cercles. Il la place sur la table sans rien dire et d'un air sombre : on dirait, à le voir, un nouveau Caron. Celui qui connaît le tableau dépose son argent, puis un second, puis un troisième, jusqu'à ce que l'assiette soit remplie. Le valet remarque les déposants et compte la somme tout bas; si rien n'y manque, il fait un signe de tête affirmatif.

Guillaume. Et s'il y avait de trop ?

Bertulphe. Il le rendrait peut-être ; cela se fait quelquefois.

Guillaume. Personne ne réclame contre l'iniquité de ce compte ?

Bertulphe. Personne qui ait du bon sens, car on lui répondrait aussitôt : « Quel homme êtes-vous ? Vous ne payez pas plus qu'un autre. »

Guillaume. Voilà un peuple libre !

Bertulphe. Si quelqu'un, fatigué du voyage, désire se mettre au lit en sortant de table, on lui dit d'attendre jusqu'à ce que les autres aillent aussi se coucher.

Guillaume. Il me semble voir la république de Platon *.

* Où régnait une égalité parfaite.

Bertulphe. Ensuite on montre à chacun son nid ; c'est une chambre à coucher dans toute l'acception du mot, car, à part les lits, il n'y a pas un seul objet dont on puisse se servir ou qu'on puisse voler.

Guillaume. La propreté y règne-t-elle ?

Bertulphe. Comme à table : les draps n'ont peut-être pas été lavés depuis six mois.

Guillaume. Comment les chevaux sont-ils soignés?

Bertulphe. Absolument comme on soigne les hommes.

Guillaume. Se conduit-on partout de même?

Bertulphe. Il y a des endroits où l'on est plus poli, d'autres

où l'on est plus dur ; mais, en général, les choses se passent comme je vous l'ai raconté.

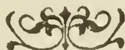
Guillaume. Que diriez-vous si je vous racontais comment l'on traite les hôtes dans cette partie de l'Italie que l'on nomme la Lombardie, puis en Espagne, puis en Angleterre, puis dans le pays de Galles ? Les Anglais observent les usages des Français et des Allemands, attendu qu'ils sont un mélange de ces deux nations. Les Gallois se disent Anglais *autochthones**.

Bertulphe. De grâce, racontez-moi cela, car je n'ai jamais

* Un peuple autochthone est celui qui est du pays même, et qui n'y est pas venu par immigration.

eu l'occasion de visiter ces pays.

Guillaume. Pour le moment, je n'ai pas le temps. Le mariniet m'a dit d'arriver à trois heures, si je ne voulais pas qu'il partît sans moi, et il a mes effets. Une autre fois, nous pourrons causer à satiété.



A Paris

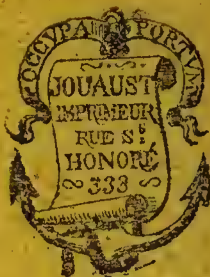
DES PRESSES DE D. JOUAUST

Rue Saint-Honoré, 338

ÉRASME. *Les Hôtelleries* . . . . 1 fr.
HEINSIUS. *Éloge du Pou*. 1 50
JEAN SECOND. *Les Baisers*. 2
— *Julie*, poëme. 3
— *Les Amours* 2
— *Odes* 2
— *Le Palais de la Richesse*. 1
PÉTRARQUE. *Grisélidis*. 2
ULRIC DE HUTTEN. *Dialogue très-facétieux et très-salé*. . . . 2
— *Lettres des Hommes obscurs*, en 3 vol. à 3 fr 9
CATON. *Distiques moraux* 2
PERSE. *Satires*. 3
SÉNÈQUE. *Apocoloquintose*. 2
APULÉE. *Psyché*. 3
BOUFFLERS. *Aline, reine de Golconde*. 2
CRÉBILLON fils. *Le Sylphe*. 2
SCARRON. *Le Combat des Parques et des Poëtes*. 1 50

AVRIL 1874.

Paris. — Imp. Jouaus


OCCVPA PORTVM
JOUAUST
IMPRIMEUR
RUE St
HONORÉ
333